

LES LETTRES *françaises*

Fondateurs : Jacques Decour (1910-1942), fusillé par les nazis, et Jean Paulhan (1884-1968).

Directeurs : Claude Morgan (1942-1953), Louis Aragon (1953-1972), Jean Ristat.



Adonis.

La troisième
langue,
par Adonis

Adonis,
par Houria Abdelouahed
et René de Ceccatty

Création du silence,
par Silvia Baron
Supervielle

Dante,
par René de Ceccatty

LETTRES

Suite de la page VII

Lamennais:
Au milieu du chemin de notre vue, ayant perdu la droite
voie, je me trouvais dans une forêt obscure.

Danièle Robert:
Étant à mi-chemin de notre vie,
je me trouvais dans une forêt obscure,
la route droite ayant été gauchie.

Or, dans ce texte initial, trois termes posent un problème dans l'original. Selva, latinisme pour forêt. Smarrita, terme qui signifie égarée, mais qui a un sens théologique qui sera repris tout au long du poème. Et nostra, notre (vie). Dante utilise la première personne du pluriel (tout comme Flaubert le fera au début de *Madame Bovary*, mais pour d'autres raisons...). William Cliff a résolu la question par « cette vie », dans le sens de la vie humaine, par opposition à la vie éternelle. C'est en effet le sens religieux de ce pluriel, qui n'apparaît pas dans les autres traductions, où le pluriel semble arbitraire et maladroit.

Prenons un autre exemple puisé dans le magnifique chant XIII (celui des suicidés dont l'âme se retrouve dans la sève des arbres). Il s'agit d'un passage souvent cité par l'écrivain japonais Kenzaburō Ōe:

Jacqueline Risset:
Alors le tronc souffla très fort, et puis
le vent se changea en une voix qui disait:
« Je vous répondrai brièvement.

Quand l'âme cruelle se sépare
du corps dont elle s'est arrachée,

Minos l'envoie à la septième fosse.
Elle tombe dans la forêt, sans choisir sa place,
Mais au lieu où fortune la jette,
là germe comme une graminée. »

William Cliff:
Alors du buisson un souffle très fort
sortit et se changea en ces paroles:
« Je vais vous répondre brièvement.

Quand féroce l'âme se sépare
du corps dont elle s'arrache elle-même,
elle est lancée dans la septième fosse

où elle tombe sans choisir sa place.
Or là où le sort la jette elle germe
comme un grain d'épeautre et aussitôt elle...

Lamennais:
Alors fortement souffla le tronc, puis le souffle se changea
en cette voix: « Brièvement il vous sera répondu. Lorsque l'âme
féroce quitte le corps dont elle s'est elle-même arrachée, Minos
l'envoie à la septième bouche. Elle tombe dans la forêt, non en
un lieu choisi, mais où le hasard la jette: là elle germe comme un
grain d'épeautre. »

Danièle Robert:
Alors le tronc souffla très fort, par où
le vent se transforma en une voix:
« Ma réponse sera brève pour vous.

Quand se sépare l'âme sans foi ni loi

du corps dont elle s'est, elle-même, arrachée,
Minos dans la septième entrée l'envoie.

Elle tombe en un bois non précisé,
mais là où la Fortune la projette,
comme un grain d'épeautre se met à germer. »

À vrai dire les différences ne sont pas si notables pour ce qui est du sens, mais déterminantes pour ce qui est du ton. C'est surtout dans les descriptions compliquées de l'organisation du labyrinthe (les montées, les descentes, les traversées) et des combats de démons que la lisibilité diffère d'une version à l'autre. Ou encore dans les comparaisons qui sont souvent pour Dante l'occasion de reconduire le lecteur dans un monde familier et vivant et donc de changer de tonalité, de passer à un registre populaire que la plupart des traducteurs ont de la peine à retrouver naturellement. Ou encore dans les dictons devenus assez peu compréhensibles sans notes.

Le véritable casse-tête que doit résoudre le traducteur de Dante, quelles que soient sa méthode, sa science et son esthétique, concerne en réalité les maladresses du poète qui souvent a été piégé par sa métrique et ses rimes et contraint à « remplir » des vers pour le nombre de pieds ou pour le son, ce qui aboutit à des pléonasmes, des précisions inutiles, des boursoufflures, des imprécisions, qui évidemment contrastent avec le génie visionnaire et un art stupéfiant de la concision, par ailleurs, heureusement, dominants. Autrement dit (et c'est une préoccupation des interprètes musicaux autant que des traducteurs), toute la « partition » ne devrait pas être traitée avec les mêmes scrupules de littéralité, ce qui justifie l'apparente désinvolture de William Cliff, lui-même aguerri aux artifices des règles poétiques, même dans un tout autre contexte culturel.

René de Ceccatty

Chasseur de livres

Quattrocento.

de Stephen Greenblatt, traduit de l'anglais
par Cécile Arnaud. Flammarion « Libres
Champs », 384 pages, 8 euros.

Poggio Bracciolini, dit le Pogge, est né près de Florence en 1380. Latiniste brillant, passionné par la littérature de l'Antiquité et doté d'un charme certain, il est un scribe hautement qualifié qui a su se faufiler à Rome, d'abord à la cour du cardinal Bari, puis à celle du pape Boniface IX, jusqu'à obtenir, à l'âge de seulement trente ans, le poste très convoité de secrétaire apostolique auprès du très intelligent et très corrompu Baldassarre Cosca, qui se faisait appeler Jean XXIII. Mais le Pogge est également un bibliophile passionné, un « chasseur de livres », s'efforçant

de retrouver toute sorte de manuscrits antiques oubliés à cette époque où l'Église considérait ce genre d'activité comme un péché mortel. Il est déjà apprécié du petit cercle des humanistes qui s'est constitué en Italie, principalement à Florence, parmi lequel il fait circuler des copies de ses trouvailles. Jusqu'à ce jour de 1417 où, dans la bibliothèque monastique de Fulda, il est mis en présence d'un manuscrit qui n'était connu que par quelques fragments ou commentaires de Quinilien ou de saint Jérôme et que l'on croyait définitivement perdu, le *De rerum natura* (*De la nature*), du poète latin Lucrèce. C'était quelque temps après le concile de Constance au terme duquel Jean Hus et le pape Cosca ont été brûlés, le premier pour hérésie, le second pour avoir soutenu des thèses épicuriennes.

Fin connaisseur de la Renaissance, le grand universitaire américain Stephen Greenblatt nous raconte à la manière d'un roman (c'est le but poursuivi par la collection « Libres Champs »), les conséquences pour la pensée occidentale de l'exhumation de cette œuvre capitale occultée depuis dix siècles. Malgré les efforts de l'Église pour endiguer cette sorte de retour du refoulé, les atomes qui composent l'univers depuis les étoiles jusqu'aux insectes, le fait que la Providence n'est que le fruit de l'imagination des hommes et qu'il n'existe aucun plan divin concernant l'ordre ou le désordre du monde, qu'il n'y a pas de vie après la mort et qu'il est donc inutile pour l'homme d'en être effrayé, qu'il est raisonnable d'éviter la douleur, de rechercher le plaisir et de favoriser le désir, toutes les affirmations

les plus subversives de Lucrèce vont alors fasciner les penseurs européens. Machiavel, Giordano Bruno ou Galilée d'abord, mais aussi Érasme et Thomas More, Léonard de Vinci, Shakespeare, Montaigne et sa « branloire », Gassendi et son disciple Molière qui traduisit en français *De rerum natura*, dont le texte est hélas aujourd'hui perdu, Voltaire, Hume, le Diderot du *Rêve de d'Alembert*, jusqu'au marquis de Sade, ils sont légion à s'être nourris d'une façon ou d'une autre du lait de Lucrèce.

Quant au Pogge, il est mort riche à Florence à l'âge de soixante-dix-neuf ans, s'étant prudemment gardé d'évoquer dans ses nombreux ouvrages les thèses contenues dans le manuscrit de Fulda.

Jean-Claude Hauc

Obsession cubaine

Ce qui désirait arriver.

de Leonardo Padura, traduit de l'espagnol
par Elena Zayas. Métailié, 235 pages,
18 euros.

Comme le lieutenant de police Mario Conde, héros de la plupart des romans de Leonardo Padura, les personnages de *Ce qui désirait arriver* sont des « nostalgistes ». Des hommes et des femmes empêtrés dans leurs souvenirs d'un hier radieux. Malheureux en amour et incapables d'échapper à l'emprise de leur île qui ne s'est jamais vraiment remise de sa révolution. On retrouve donc dans ce recueil de treize nouvelles le Cuba cher à l'auteur. Sans crimes ni enquêtes, mais à travers un quotidien triste, rythmé par des boléros déchirants. Même lorsqu'ils sont situés à l'étranger – en Angola, pour la plupart – les textes du recueil sont imprégnés de La Havane.

Le Cuba de Leonardo Padura, on l'aime et on le quitte, mais on y revient toujours.

Écrits entre 1985 et 2009, les récits du recueil jalonnent la carrière de l'écrivain. À côté des polars et du roman historique *L'homme qui aimait les chiens* (2011), *Ce qui désirait arriver* surprend par son intimisme. Par sa galerie de protagonistes sans qualités particulières, décrits dans des situations banales. Si Leonardo Padura n'hésite pas dans ses romans à se livrer à des réflexions et critiques politiques frontales, il opte dans ses nouvelles pour davantage d'implicité. *La Porte d'Alcalá*, la première d'entre elles, raconte le retour à La Havane du journaliste Mauricio, envoyé pendant deux ans en Angola à la suite de sa conduite pendant la révolution, sur laquelle on ne saura rien. Dans *Destin(ation): Milan-Venise (via Vérone)*, le Cubain Miguel installé à Milan pour des raisons inconnues

rencontre une femme dans le train qui le menait à Venise...

Le spectre de Fidel Castro n'est jamais loin. Ni le rapport conflictuel de Cuba aux États-Unis et la crise des années 1990. Informulés ou évoqués l'air de rien, au milieu d'un dilemme sentimental, des prouesses littéraires d'une vieille femme (*Adelaide et le poète*) ou de la passion d'un étudiant pour une chanteuse de boléros (*Neuf nuits avec Violeta del Río*). Les aînés du contexte cubain se lisent dans l'incapacité des personnages à construire un espace partageable avec d'autres. Sans être aussi caricaturaux et isolés que Mario Conde, qui vit seul avec son poisson rouge, ils vont d'échec en échec. Se jettent avec l'énergie du désespoir dans les bras du premier venu, ou presque. L'utopie ayant déserté le champ politique, le mythe de l'amour prend des proportions démesurées. Effrayantes.

À travers les amours interrompues, avortées ou purement imaginaires de *Ce qui désirait arriver*, Leonardo Padura esquisse une île qui ne change pas. Soulignée par les vestiges d'un bonheur passé, la même tristesse court d'une nouvelle à l'autre. La plupart des récits sont d'ailleurs construits autour d'une faille. Un jour par exemple, suivant les exigences du Parti communiste, Elmer a renoncé à son rêve de carrière dans le baseball pour étudier l'économie. Il ne s'en est jamais remis. Rencontrant un jeune garçon animé par le même désir que lui jadis, il se surprend pourtant à sourire. Si le présent des protagonistes est mort, ils ne désespèrent pas tout à fait du futur. En quelques pages, Padura réussit à ouvrir une brèche dans la mélancolie. Une brèche infime, mais d'autant plus précieuse.

Anaïs Heluin